



L'artiste Wang Keping a pris racine en France

Exposition. Figure historique de la dissidence chinoise, il expose au musée Guimet, à Paris, des œuvres fortes et tendres, sculptées dans son atelier vendéen.

Les étranges silhouettes en bois sombre semblent prendre vie au milieu des statues antiques du musée national des arts asiatiques Guimet, à Paris. Elles évoquent parfois un corps de femme semblable à une lune, une jeune fille aux couettes relevées, un oiseau au bec éléphantique, un gros canard joufflu.

Leur modelé appelle la main. « Elles sont faites pour être touchées », sourit Wang Keping, qui a inlassablement interrogé le chêne, l'acacia, le platane, le prunier pour les représenter sous leur meilleur jour. Car l'artiste chinois de 73 ans, qui a installé son nouvel atelier dans un village au sud des Sables-d'Olonne (Vendée) en 2019, vénère le bois qu'il sculpte. Né dans une famille de lettrés, il a appris de son père, écrivain, et de sa mère, actrice, la curiosité, le goût des lettres et de l'indépendance.

« La France, la liberté »

Mis au pas par le Parti communiste chinois, il fut un temps ouvrier dans les champs et en usine, soldat de l'Armée populaire de libération, acteur et scénariste pour la télévision nationale, jusqu'à sa rencontre avec... un barreau de chaise. C'est en sculptant ce morceau de bouleau que sa vocation lui est apparue, en 1978.

L'appartement qu'il partage alors avec sa mère, à Pékin, devient son antre, rempli du sol au plafond. En 1979, pendant le Printemps de Pékin, il fonde, avec des amis aussi rebelles que lui, le groupe Les Étoiles (1) – Xing Xing – qui expose sur les grilles du musée des Beaux-Arts. Ses œuvres puissantes, comme *Silence* ou *l'Idole*, en disent long sur le carcan de la révolution culturelle, au point que le gouvernement exige leur retrait.

En 1984, il fait le choix de l'amour et de la France, avec son épouse, Catherine Dezaly, professeure de



Les œuvres de Wang Keping « sont faites pour être touchées », confirme l'artiste.

PHOTO : ALINE WANG, STUDIO WANG KEPING, COURTESY GALERIE NATHALIE OBADIA

français à Pékin. Native de Vendée, elle lui fait faire ses premiers pas sur le littoral atlantique.

« La France m'est apparue comme la liberté, une immense respiration, l'ouverture à toutes les cultures. Et la possibilité d'accéder à des essences de bois dont je n'aurais pas pu rêver. » Le plus étonnant dans son travail, c'est l'échange permanent qui se crée entre la matière et le visiteur, comme si l'artiste se faisait passeur entre les deux.

Au musée Guimet, on découvre l'ultime surprise, nichée au dernier étage, sous une immense rotonde sombre et fraîche comme une grotte : six puissants totems aux rondeurs immémorielles.

« J'ai pris comme un cadeau du ciel un lot de fourches d'acajous centenaires délaissés par l'industrie de l'ameublement en raison de leur trop grande dureté », explique Wang Keping. Guidé dans ses recherches par sa fille Aline, le sculpteur a ache-

te chantier naval dont les 7 m de hauteur sous plafond lui ouvrent de larges possibilités de création.

« Ce bois précieux venu d'un autre monde a fait un long et périlleux voyage. Après s'être égaré, comme s'il savait qu'il était attendu, il s'est retrouvé chez moi. Lui redonner la vie, l'amour, les sentiments et la douceur fut un défi intense. »

Quand on découvre ces totems, on fait silence. Ils ressemblent à une famille, tendre et sereine, enfin réunie. Le père de Keping s'appelait Lin. En chinois, cela signifie « forêt ».

Frédérique JOURDAA.

Musée Guimet, Paris, jusqu'au 6 mars. À Chambord en octobre.

(1) Le collectif Les Étoiles, fondateur de l'art contemporain chinois, a défié le pouvoir en réclamant la liberté artistique et la démocratie politique au début des années 1980. La plupart de ses membres se sont exilés.

